DISSERTATION

SUR

LA FIÈVRE

QUI A RÉGNÉ A LIVOURNE EN 1804.

PAR M. P. GUIGOU,
Docteur en Médecine, etc.

A PARIS,
CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.
1810.

AVERTISSEMENT.

Cette Dissertation n'étoit pas destinée à voir le jour, ce n'étoit qu'un compte rendu à moi-même du caractère de la fièvre de Livourne ; mais forcé de la communiquer à quelques professeurs de l'université de Pise, lors de mon agrégation à ce corps savant, je me crois obligé de la livrer à l'impression malgré ses nombreux défauts ; cependant je me flatte qu'elle peut présenter quelques degrés d'intérêt, par la véracité des faits recueillis dans le silence et l'éloignement de l'esprit de parti.

DISSERTATION

SUR LA FIÈVRE QUI A RÉGNÉ A LIVOURNE EN 1804.

PREMIÈRE PARTIE.

On n'a que trop divagué au sujet de la maladie qui a régné pendant les mois de septembre, octobre et novembre de cette année, à Livourne; essayons de la décrire avec exactitude, pour fixer l'opinion publique sur sa nature, sa marche, ses progrès, sa guérison spontanée, sa cause probable, et les succès ou les revers que la médecine a éprouvés en la traitant.

Cette maladie s'est présentée sous différents aspects, en raison de la plus ou moins grande affinité qu'elle avoit avec les individus qu'elle venoit assaillir, et c'est ce qui l'a fait envisager d'une manière diverse par les médecins qui la voyoient pour la première fois; mais quand on a pu l'observer sur quelques individus, il n'a plus été permis de la méconnoître; et malgré ses variations, elle a toujours laissé entrevoir l'empreinte de son caractère particulier.

La diversité d'opinions dans la classification des épidémies est de tous les temps ; c'est de là qu'est né le proverbe *rara concordia medicorum ;* c'est pourquoi il seroit souverainement injuste d'exiger l'unanimité parmi les médecins de Livourne, tandis qu'on sait que la peste même de Marseille, en 1720, ne put, malgré ses ravages, produire cette unanimité. Celle de Moscou, décrite par *Mertens,* nous en fournit un autre exemple. Il seroit trop long d'en citer davantage. Cependant il ne seroit pas hors de propos de remarquer que les médecins de Philadelphie furent long-temps partagés sur l'origine de l'épidémie qui se manifesta dans leur ville en 1793, puisque les uns l'attribuoient vaguement à des malades débarqués du corsaire *le Sans-culotte* venu des Antilles, tandis que d'autres soutenoient qu'elle étoit proprement épidémique. En 1797 on lui donna une autre origine ; on accusa un navire suédois venu de Marseille, duquel on avoit déchargé des raisins et autres provisions en putréfaction, parce que les hommes de l'équipage furent les premières victimes de l'épidémie.

L'auteur qui nous a donné la description de l'épidémie de Cadix en 1800, se trouve également embarrassé pour prononcer sur son origine, et n'ose rien affirmer, quoiqu'il désigne

quelques bâtiments expédiés de la côte d'Afrique, comme porteurs des premiers miasmes. Livourne a aussi son bruit populaire ; et l'on a prétendu après coup, que l'épidémie y avoit été apportée par un bâtiment espagnol chargé de cuirs venu de la Véra-Crux. Ce bâtiment avoit, dit-on, perdu la moitié de son équipage avant d'arriver en Europe ; il avoit successivement touché à Cadix et à Alicante pour y prendre des matelots ; il eut cependant l'entrée, ajoute-t-on, sans difficulté, dans le port de Livourne, parce qu'on le considéroit comme venant simplement d'Alicante. Cette incroyable négligence est difficile à concevoir dans un pays pourvu de lazarets, et exerçant journellement le système quarantenaire : car, ou le récit précédent est faux, ou l'équipage venu même d'Alicante devoit avoir des malades, et un seul fiévreux lui auroit sans doute fait refuser l'entrée. J'aime mieux croire que l'équipage de ce bâtiment chargé de cuirs, étoit mieux disposé à recevoir l'influence de la maladie en arrivant à Livourne, et que la majeure partie en étant subitement atteinte, a donné lieu au bruit populaire que ce bâtiment avoit apporté cette maladie.

Cette fièvre paroît se fixer de préférence en Amérique, au-dessous du 40e degré de latitude. Elle ne s'est montrée qu'une seule fois à Boston,

d'où elle disparut bientôt après ; mais elle fait des ravages assez fréquents depuis Philadelphie jusqu'au golfe du Mexique.

Le climat de ces contrées est quelquefois si chaud, que le thermomètre de Réaumur monte à Philadelphie jusqu'à 32 degrés. Il est vrai que ces grandes chaleurs sont souvent tempérées par des pluies réitérées ; mais c'est précisément ce qui constitue une atmosphère chaude, humide et variable, précurseur sinistre des épidémies. C'est après une semblable température que l'épidémie de Cadix se développa en 1800. Celle de Livourne fut remarquable par les fréquentes pluies du mois de juillet 1804. Le thermomètre de Réaumur s'éleva plusieurs fois à 26 degrés de chaleur, et le baromètre éprouva des variations aussi fréquentes que remarquables par leur étendue.

Puisqu'on ne peut pas assurer positivement que le venin nous a été apporté d'un pays lointain pour nous inoculer cette maladie, que faut-il penser de son origine ? C'est en comparant la constitution de l'été de 1804 avec le climat américain, l'époque où la maladie a paru, les symptômes qui l'ont accompagnée, sa terminaison, l'ouverture des cadavres, que l'on trouvera une si grande analogie avec la fièvre de Philadelphie, de Cadix et de Malaga,

que, quoique moins contagieuse, l'on ne pourra se refuser à la placer dans le même ordre.

Cette fièvre primitive, qu'on peut ranger parmi les bilieuses, est mal désignée sous le nom de fièvre des marins, puisqu'elle attaque indistinctement tout le monde. Celle de fièvre jaune n'est pas plus propre, quoique plus généralement adoptée ; car la plupart des malades et des morts ne sont pas jaunes, et c'est précisément ce qui a trompé plusieurs personnes qui, d'après cette désignation, s'attendoient à les voir tous safranés. On pourroit l'appeler plutôt la petite peste d'Occident ; mais le nom imprimeroit trop de terreur, sans rien ajouter à la clarté de la dénomination.

Choisissons donc pour classer cette fièvre une des grandes divisions que les auteurs ont établies ; prenons pour guide un Nosologiste parmi le grand nombre de ceux qui ont paru, et préférons le plus récent. Puisque nos observations sur cette maladie ne sont pas bien anciennes, nous nous déterminerons donc pour M. *Pinel*, tant à cause de l'étendue de ses connoissances que relativement à la clarté de sa méthode [1].

[1] Ce savant auteur, après avoir divisé les fièvres primitives en cinq ordres, discute les erreurs dans lesquelles sont tombés *Dehaen*, *Sauvage* et *Sellè*, en voulant classer la fièvre bilieuse, qui est celle qui se rapproche le plus de la

Cependant il ne faut pas croire qu'après avoir trouvé le cadre dans lequel nous devons placer le tableau de la maladie qui nous occupe, nous ne rencontrions encore une infinité de contradictions. Tantôt la maladie est légère, elle se termine heureusement au bout de trois ou quatre jours, et peut être considérée comme une simple fièvre bilieuse *méningo-gastrique ;* tantôt réunissant toutes ses forces, elle attaque le malade avec les symptômes les plus effrayanst; et ce n'est pas trop que de la placer dans l'ordre cinquième de *Pinel,* sous le nom de fièvre *ataxique.*

Mais ici une réflexion naturelle se présente pour expliquer cette variété; nous devons la juger comme bien d'autres maladies; nommément

nôtre. Il donne un précis des épidémies de Lausanne par Tissot, de celle de l'an 3 de la république, et justifie, par des raisons très solides, la dénomination qu'il a adoptée de fièvre *méningo-gastrique*, pour désigner la fièvre vulgairement appelée *bilieuse.* Il passe ensuite à l'influence que doit nécessairement avoir le climat chaud de l'Italie, de l'Espagne, de la Grèce, etc., sur l'exaspération des symptômes de cette maladie, qui fait aisément passer de la fièvre simplement bilieuse à la fièvre putride, et même à la fièvre maligne ou *ataxique,* dont le douzième genre constitue la fièvre jaune. Enfin, en lisant l'histoire de ces épidémies, on voit combien elles se rapprochent de celle que nous allons décrire.

la petite-vérole, qui, quoiqu'étant la même de sa nature, ne laisse pas de se montrer sous des aspects différents, relativement à la plus ou moins grande intensité de ses symptômes.

Ici, comme dans d'autres maladies, un miasme donne naissance aux symptômes. La semence, le germe qui doit éclore est introduit dans le corps par les pores de la peau, par les cellules pulmonaires et par les aliments; mais il faut qu'il trouve une disposition particulière de nos humeurs pour se développer; et cette idiosyncrasie n'est que trop certaine vers la fin de l'été et pendant le commencement de l'automne, comme le prouve la saison où elle règne à l'Amérique du nord, et dans les divers états de l'Europe où elle a paru.

Il faut bien plus, la maladie se bornant le plus communément aux villes maritimes [1], ou aux équipages des vaisseaux, il faut qu'une cer-

[1] Quoique cette maladie pénètre quelquefois dans l'intérieur des provinces, comme cela est arrivé en Espagne, où de *Séville* elle s'étendit jusqu'à *Cordoue*, il ne s'ensuit pas qu'elle ne préfère les villes maritimes. Ici le foyer du mal étoit si grand, la disette des vivres si générale, la rupture du cordon de la ville de Malaga si violente, que toute cette population se répandit bien au loin dans le pays; et presque toute inoculée par un venin que la prédisposition du corps laissoit aisément fructifier, elle y répandit la maladie; mais elle s'arrêta bientôt après, parce qu'elle étoit

taine exhalaison produite par le mélange des eaux de la mer croupissante dans les ports, allongée par l'eau douce [1], et mêlée avec le résidu des végétaux et des animaux qui s'y pourrissent; il faut, dis-je, que ces exhalaisons corrompent l'air, et prédisposent le corps à développer et recevoir le miasme.

Si nous voulions nous servir des connoissances de la chimie moderne, il ne seroit pas impossible de rendre raison de ce phénomène, et si cette explication nouvelle n'étoit pas plus certaine que les anciennes, elle seroit du moins plus satisfaisante, puisqu'elle seroit plus palpable; la voici :

Une énorme quantité de gaz hydrogène carboné s'élève de la cale des vaisseaux et de la vase des ports en été, lorsqu'on n'a pas soin de les nétoyer souvent. L'odeur infecte qui s'en exhale, la noirceur qu'elle donne à l'argenterie et aux dorures, prouvent la présence de ce gaz. Qu'arrive-t-il de cette grande quantité d'hydrogène déchaîné dans l'atmosphère? plus léger que les autres fluides qui la composent, et ayant plus d'affinité avec l'oxigène qu'avec

étrangère. Or ce fait, bien loin de détruire la règle générale, ne sert au contraire qu'à la fortifier.

[1] Silv. de le Boc. *pract. med. apen. tract.* 10, *n*° 140. (Lancisi, *de nox. palude effluv. lib.* 1, *pag.* 1, *cap.* 3, *n*° 8.)

l'azote, il se combine avec le premier, l'entraîne en s'élevant dans les régions supérieures; il en prive les couches les plus basses que nous respirons, tandis que l'azote plus pesant se précipite sur nous, se mêle en partie avec le nouvel hydrogène, qui se trouve excédant et toujours renaissant, il forme avec lui de l'ammoniaque [1], qui, absorbé par les pores, respiré à chaque instant et avalé avec nos aliments, se mêle, s'identifie avec nos humeurs, et les dispose à la putréfaction. D'un autre côté la promptitude des symptômes s'explique de la manière la plus satisfaisante, si l'on a égard à l'influence énergique que l'excès de gaz azote peut opérer sur le système nerveux. Phénomène démontré par les belles expériences de MM. Davy et Hoodhouse. Mais pourquoi dira-t-on cette affinité plus grande avec les voies biliaires qu'avec tous les autres organes? Cette question ne doit pas rester sans réponse.

Si l'on fait attention au mécanisme de la respiration, on verra que le sang veineux chargé d'hydrogène se dépouille à travers les poumons de l'excès de ce gaz, et le remplace par l'oxigène, ou air vital; cela est si vrai, que l'air respiré contient 0,15 d'hydrogène de plus que

[1] L'ammoniaque est un composé de cinq parties d'azote et d'une de gaz hydrogène.

l'air atmosphérique : or, l'air des ports de mer et celui de la cale des navires étant déjà surchargé d'hydrogène, il est clair qu'il ne peut plus absorber avec autant de facilité celui qu'il devroit enlever au sang veineux du système pulmonaire. Le sang artériel moins dépouillé circulera donc dans tout le corps avec ce degré d'imperfection. Cependant plus de fréquence dans la respiration pourroit peut-être remédier à cet inconvénient, si le sang artériel parti du poumon retournoit directement à ce viscère; mais il doit en résulter des conséquences bien différentes en raison des divers systèmes circulatoires du corps humain.

Les voies biliaires ont une circulation toute particulière. La veine porte qui fait fonction d'artère en entrant dans le foie, est chargée d'un sang veineux qui abonde naturellement en hydrogène et en gaz azote, parce qu'il arrive des intestins de l'épiploon et autres parties du bas-ventre. Or, si par la cause que nous avons développée, la masse entière du sang est déjà surchargée d'hydrogène carboné, celui qui arrive par cette voie en sera imprégné avec un excès tel qu'il viciera toutes les voies biliaires, et *sursaturera* la bile, qui, trop irritante et trop active, deviendra cause prochaine de la maladie.

D'un autre côté l'affinité des voies biliaires

avec les miasmes de cette maladie, peut encore se déduire par l'analogie. L'observation journalière nous montre que chaque venin a une propension particulière avec telle humeur ou telle partie de notre corps. Il n'entre pas dans mon plan de discuter ici la nature de la contagion et de l'infection; il me suffit d'observer que le venin de la gale et de la petite-vérole se fixent à la peau, celui de la rage aux glandes salivaires, le syphilitique aux organes de la génération, celui du cancer aux seins et aux lèvres, celui de la peste aux glandes lymphatiques, enfin celui de la fièvre jaune aux voies biliaires, tous les symptômes de cette dernière maladie annoncent la dégénérescence de la bile, et l'ouverture des cadavres en a attesté les ravages.

Ne laissons pas échapper un fait bien avéré et qui vient à l'appui de la cause que nous avons assignée à la maladie, c'est qu'elle a toujours préféré les quartiers les plus bas et les plus malpropres des villes qu'elle a envahies, qu'elle s'est déclarée pour la première fois à Philadelphie dans la rue dite *de l'Eau*, à Cadix dans le quartier de Sainte-Marie, à Livourne dans celui de la *petite Poissonnerie;* que dans ces quartiers populeux, resserrés et malpropres, l'oxigène a plus de peine d'y pénétrer,

et que l'azote et l'hydrogène y forment de l'ammoniaque : aussi les fumigations qui développent l'air vital ont-elles été très salutaires.

Si l'oxigène est le destructeur de tous les venins, il doit être le meilleur antidote contre cette maladie, c'est aussi ce qui rend raison de la difficulté qu'elle éprouve à se propager dans l'intérieur des terres, puisque pour y parvenir, il faut qu'elle passe à travers ce préservatif, qui en brûle la semence et en détruit le germe. Mais si cela est ainsi, comment cette maladie peut-elle parcourir le long trajet de l'Amérique jusqu'en Europe ?

Je réponds à cela que l'équipage d'un navire toujours environné de causes prédisposantes, c'est-à-dire, des gaz qui s'élèvent des eaux croupissantes de la cale, et nourri d'aliments plus ou moins altérés, sera bien plus susceptible de contracter et de transporter la maladie, qu'un habitant des terres qui, en s'éloignant du foyer de la contagion, est pour ainsi dire lavé par l'air qui l'environne.

Si un marin est infecté de cette maladie en partant d'un pays où elle règne, il la transmettra bien facilement aux autres hommes du même navire, avec lesquels il est resserré dans un si petit espace. Le miasme s'évaporera plus difficilement, parce que les hommes de mer sont

toujours malpropres et logés dans des recoins obscurs où l'air ne circule pas et où les miasmes se fixent et se concentrent ; enfin si ce navire arrive dans un port dont la latitude soit au-dessous du 40e degré, que ce soit vers la fin de l'été, il trouve tout disposé pour répandre la contagion, et c'est dans de pareilles circonstances qu'il est facile qu'elle se propage.

La peste elle-même a besoin d'une disposition particulière du corps pour la recevoir, elle a besoin d'une certaine idiosyncrasie qui lui est propre.

Les imans, écrivoit le prince Ypsilandy au docteur Decarro, exercent la charité avec une ferveur des plus religieuses. On en voit qui après avoir lavé, frotté, ensevelì des milliers de pestiférés, sans éprouver le moindre accident, sont attaqués et succombent dans le moment où ils étoient le moins exposés à la contagion.

Il seroit bien avantageux pour la médecine de connoître la nature intime des venins [1] qui

[1] Le venin est essentiellement délétère, il produit toujours son effet, ou il devient nul, tel que celui de la rage, de la petite-vérole, de la vipère ; au lieu que les poisons, tels que les acides concentrés, le muriate corrosif, l'orpiment, les solanum, l'upas de Java, etc., deviennent des médicaments salutaires, si l'on en diminue la dose.

allument dans le corps humain l'incendie des fièvres contagieuses. Plusieurs auteurs ont essayé de déchirer le voile épais qui couvre ce secret de la nature. Si les efforts des anciens n'ont pas été heureux, espérons que ceux des modernes seront plus satisfaisants.

M. Wintrop Saltonstall dans son histoire du Septon, a tâché d'établir que les miasmes contagieux recevoient leurs propriétés morbifiques d'une certaine combinaison chimique de l'azote avec l'oxigène. Mais un chimiste très-célèbre, M. de Morveau, pense qu'il n'est pas nécessaire d'avoir recours à ce mélange d'oxigène avec l'azote pour rendre raison de la prodigieuse activité des venins; que la sur-azotation suffit pour expliquer cet accroissement d'activité. Il dit que c'est à l'azote condensé et en même temps peu engagé, qu'est dû le principal caractère contagieux de tous les venins; qu'ils peuvent être rendus spécifiques par la nature et les proportions différentes des substances qui lui servent de véhicule, mais que leur grande énergie est toujours nécessairement la suite de l'action de ce principe, dans cet état jusqu'à présent peu connu; et pour trancher le mot, il ajoute qu'elle dépend d'une véritable sur-azotation, comme celle de l'acide muriatique de la sur-oxigénation.

Cette magnifique théorie a besoin pour être entièrement adoptée, d'une masse d'expériences que le temps seul peut nous fournir, en nous présentant les occasions favorables pour les faire; cependant sans nous attacher à la recherche de la nature intime des venins contagieux, tâchons d'en étudier les propriétés pour établir une cure raisonnée qui nous conduise à vaincre les maladies dépendantes de ces venins. Quoique nous ignorions la nature du fluide électrique et magnétique, il nous a pourtant suffi de saisir les lois de ces agens pour expliquer d'une manière satisfaisante une infinité de phénomènes qui en dérivent, et nous conduire à des découvertes utiles.

C'est pourquoi nous ne devons pas perdre de vue, que tous les venins contagieux sont affoiblis et même détruits par l'oxigène, que si l'on place en plein air des mèches trempées dans du virus vaccin, dans celui de la petite vérole par exemple, et même dans celui de la peste, tous ces venins n'ont plus d'effet au bout d'un certain temps plus ou moins long suivant la nature de chacun de ces venins : qu'au contraire l'air enfermé des hôpitaux et des appartements étroits où l'oxigène est en moindre proportion avive tous les miasmes, surtout ceux des maladies contagieuses.

On a eru remarquer pendant les épidémies que les nègres n'étoient pas aussi sujets à la fièvre jaune que les autres habitants; que les Français nouvellement venus de Saint-Domingue ne la gagnoient pas non plus aussi aisément. A Cadix on a observé que les Amérieains qui s'y trouvoient lors de l'épidémie en étoient exempts. Je ne sais jusqu'à quel point d'exaetitude ont été portées ees observations, mais je ne dois pas passer sous silenee la même remarque d'exemption faite à Livourne au sujet des Juifs.

Cette nation, qui compose le quart de la population, et qui oceupe toute la partie sud-est de la ville, a presque été exempte de la maladie. Car sur environ soixante mille habitants que renferment la ville et ses fauxbourgs, le quartier juif en eompte à peu près dix mille. Or, s'ils n'ont perdu que trente personnes par l'épidémie, et le nombre total des morts ayant été de huit eents, leur perte n'est que de trois sur mille; tandis que pour le reste de la population, elle a été de trois sur deux eents, e'est-à-dire, einq fois plus forte. On s'empressera de demander à quoi l'on doit attribuer une si grande disproportion, qui a frappé tout le monde.

Deux eauses paroissent avoir eontribué à

mitiger dans le quartier juif le fléau qui a ravagé les autres parties de la ville. La première de ces causes consiste dans les institutions religieuses des Hébreux, si bien détaillées dans le Lévitique. Ce peuple superstitieux se prive de beaucoup d'aliments dont les autres personnes font usage; il mange moins de viande et ne s'en nourrit, qu'après certains préliminaires. Le bœuf et le mouton restent dans le sel marin plus d'une heure avant qu'on les fasse cuire; on cherche minutieusement à enlever de la chair des animaux toutes les parties sanguines. Ce peuple pauvre est souvent obligé d'être herbivore par les entraves que la loi des rabbins ou la nécessité lui imposent; enfin, ce peuple économe, vit avec peu, est très tempérant et par conséquent moins sujet aux maladies inflammatoires.

La seconde cause qui a pu préserver la population juive de la maladie régnante à Livourne, doit être déduite de son état politique, qui, malgré les avantages d'une grande liberté dont elle jouit, et la protection spéciale que le gouvernement lui accorde, n'en vit pas moins séparée des habitants qui professent les autres religions. Ses assemblées, ses cafés, ses lieux de rendez-vous ne sont fréquentés que par eux. Ils ne sont point marins par état; au-

cun d'eux n'exerce une profession mécanique, ils n'ont point de menuisiers, point de maçons, de forgerons, point d'hommes de travail, pas même de portefaix dans une ville aussi commerçante. Les ouvriers chrétiens qui travaillent dans leurs quartiers, n'y habitent pas et ne s'y rendent que quand ils sont sains; devenus malades ils restent chez eux ou vont à l'hôpital : il existe donc une espèce de séparation entre les Juifs et les autres habitants. Il y a cependant parmi eux une classe d'hommes qui s'insinue dans toutes les maisons, ce sont ces petits marchands qui achètent et vendent de tout : aussi ce fut par un de ces individus que la nation éprouva la première atteinte de la maladie. [1]

Quoique cette maladie ne soit pas essentiellement contagieuse, elle ne le devient pas moins à la manière des fièvres des prisons et des hôpitaux, quand les malades sont mal logés et entassés dans un lieu resserré où l'idiosynerasie produit toujours son effet.

D'un autre côté, le fléau le plus à craindre dans ces circonstances, c'est la terreur. Cette passion donne des ailes à la maladie, qui, de

[1] Isaac Naga, l'un des Juifs qui vont à bord des vaisseaux pour y vendre et acheter des effets de toute espèce, fut le premier infecté; il en mourut, ainsi que deux de ses fils.

simple, bénigne et bornée aux individus que leur tempérament condamnoit à la recevoir, la fait parcourir toutes les classes des citoyens, transforme les maladies les plus simples et les moins analogues à la maladie régnante, donne de l'activité aux moindres symptômes, et rend mortelle celle qui avec plus de calme dans l'imagination auroit été susceptible de guérison.

Aussi le magistrat et le médecin se trouvent dans la cruelle alternative de rendre la maladie contagieuse à plusieurs quartiers de la ville, s'ils ne prennent aucune précaution, ou bien ils s'exposent à activer le danger en effrayant l'imagination par des précautions rigoureuses.

Essayons de tracer succinctement la conduite de l'un et de l'autre.

Si la maladie se manifeste à bord d'un navire, comme c'est là sa source la plus commune, l'humanité, la raison et la bonne physique réclament contre l'usage établi de tenir ce navire en une quarantaine resserrée, et encore moins de le rejeter. Pourquoi vouer à la mort tous les individus qui composent l'équipage de ce bâtiment, puisque nous savons que par le système quarantenaire nous nous garantissons depuis si long-temps de la peste même. Mais aussi ce seroit faire bien peu pour lui que de lui faire éprouver une quarantaine rigoureuse

à bord de son vaisseau. Là est le foyer de la maladie ; c'est en le concentrant qu'on le rendra plus actif. Il faut donc débarquer l'équipage, le placer dans un lazaret, ou en établir un s'il n'en existe pas.

Tout le monde connoît la manière d'établir un lazaret, c'est-à-dire, un lieu dont la communication soit interdite et bien séparée de ceux du dehors avec ceux qui y sont enfermés : plus le lieu est spacieux et bien aéré, et plus il sera sain : les lazarets de Marseille et de Livourne présentent des avantages que la pratique a couronnés du plus grand succès. Cependant le régime de ces établissements n'a pas encore reçu toute la perfection dont il est susceptible, mais ce n'est pas ici le lieu de le développer.

Si la maladie se déclare dans un quartier de la ville, il faut la faire bien constater par des rapports séparés et par écrit de la part des médecins qui la traitent, ensuite il faut les assembler pour éclaircir quelques points qui peuvent paroître douteux. C'est ici où le magistrat doit avoir assez de sagacité pour démêler non les points de doctrine médicale, mais les passions que l'intérêt ou l'amour-propre font mouvoir. Si son devoir l'oblige d'imposer silence à l'une, il lui prescrit également de mé-

nager l'autre pour la diriger vers un but utile. Il distribuera la ville par quartiers, et nommera les médecins pour le service des malades de chaque quartier. Il permettra que toutes les personnes aisées qui voudroient aller habiter des maisons de campagne y aillent sous huit jours. Il soulagera le quartier affligé en enlevant tous les pauvres et les indigents, et en les plaçant dans des maisons religieuses où il y ait de grands espaces et des jardins pour promener. Il dépeuplera enfin le quartier malade de la moitié de ses habitants, et les placera le plus convenablement possible. Il fera ventiler, parfumer et blanchir même les appartements délaissés ; il doit fournir des aliments sains à toutes les personnes indigentes, et même des moyens de distraction, soit par un travail aisé, soit par des divertissements à leur portée.

C'est se faire une bien fausse idée de la maladie que de craindre de la propager en la dilatant ; l'expérience a appris qu'elle se borne toujours aux rivages de la mer, et surtout aux endroits où elle a pris naissance ; aussi la société médicale de Charlestown donna son avis unanime au gouvernement de cette province sur l'inutilité des quarantaines rigoureuses pour les marchandises. L'oxigène étant le destructeur de tous les venins, si l'on quitte le

foyer de la maladie, si l'on en allonge le venin, si on lui présente une plus grande surface en disséminant la population, elle deviendra moins active, elle sera guérissable, elle se détruira plutôt. [1]

SECONDE PARTIE.

Symptômes de la maladie.

Quoique la maladie s'annonce la plupart du temps par des signes précurseurs, comme le malaise, des douleurs vagues, quelques frissons irréguliers, une pesanteur vers la partie antérieure de la poitrine, la bouche mauvaise; cependant ces symptômes ne précèdent pas toujours la fièvre, et pendant l'épidémie, beaucoup

[1] J'ai observé que le venin qui inocule les fièvres pernicieuses intermittentes des marais de la Toscane, ne reste que sept à huit jours pour se développer. Les capitaines *Legrand* et *Michel* furent à la Follonica à la fin du mois d'août, ils n'y restèrent qu'un jour ou deux ; et de retour à Livourne, la fièvre les attaqua le huitième jour de leur apparition à Follonica. Plusieurs voyageurs qui avoient passé les marais Pontins ont également eu à Livourne la fièvre intermittente huit jours après ce passage.

Il résulte aussi des observations de Ch. Merten, pag. 110, que les hommes employés à transporter les morts et à soigner les pestiférés, ne demeuroient pas plus de huit jours dans un état sain.

de personnes se plaignoient de toutes ces petites indispositions, sans que la maladie s'ensuivît : ce n'étoit quelquefois que l'effet de la peur qui dérangeoit la digestion et d'autres fonctions naturelles ; mais quand l'infection devoit avoir son effet, le malaise étoit bientôt suivi du frisson, de la douleur de tête communément très-forte : le visage étoit décomposé, les yeux rouges, et le malade se plaignoit d'une pesanteur douloureuse sur l'estomac et vers l'hypocondre droit. Il disoit ressentir aussi des douleurs gravatives aux lombes, le long des cuisses et des jambes, des envies de vomir, et même le vomissement bilieux, la constipation étoit plus fréquente que la diarrhée, le pouls serré et précipité, la langue blanche, la peau sèche et chaude, quoique le malade se plaignît d'avoir des frissons, enfin les urines étoient tantôt crues et blanches, et tantôt plus colorées.

Tous ces symptômes continuoient avec plus ou moins d'intensité pendant les trois premiers jours; alors le pouls se relâchoit; l'artère plus molle et beaucoup moins fréquente dans ses battements, annonçoit par ce calme bien prononcé, la fin du premier période de la maladie. Plusieurs personnes, parmi celles qui étoient légèrement affectées, guérissoient à cette épo-

que, soit par l'effet d'une sueur abondante, soit par celui d'une évacuation bilieuse par les selles ; et chez quelques-unes d'entre elles, il se manifestoit sur la peau et dans les yeux, une légère teinte jaune, vers le cinquième jour. C'est cet état de bénignité qui dans le principe en imposoit aux gens de l'art, et qui les a laissés quelque temps dans l'incertitude; mais si la maladie devoit parcourir son second période, ce calme apparent étoit bientôt suivi des symptômes de la fièvre *ataxique.* [1]

Je fus bien étonné la première fois que je vis un de mes malades, presque libre de fièvre vers le quatrième jour de la maladie, desirant de se lever plutôt, à ce que je crois, par l'inquiétude qu'il éprouvoit que par le sentiment de son bien-être, car il avoit oppression, soif, nausée, douleur à l'épigastre et à l'hypocondre droit, et des taches brunes ou échymoses de demi-pouce de diamètre sur la région épigastrique : mon pronostic ne fut pas incertain sur cette maladie, et le funeste événement qui le fit succomber le septième jour confirma mes craintes.

Cette maladie, peu commune jusqu'à ce jour, doit être envisagée d'une manière nouvelle; les symptômes de l'*ataxie* et de l'*adynamie* se réu-

[1] *Nosologie* de PINEL, ordre 5.

nissent pour la rendre plus meurtrière. On diroit que semblable aux maladies éruptives, après les deux ou trois premiers jours de fièvre, une apostase s'opère ; mais au lieu de transporter le venin au-dehors par des éruptions salutaires, comme dans la petite-vérole, la rougeole, la peste, etc., il est charié par la circulation au cerveau et dans les autres cavités où il exerce sa fureur. Il faut donc s'attendre après le quatrième jour à tous les symptômes fâcheux, à l'assoupissement, au délire, à l'oppression qui devient plus forte; à des déjections brunes et quelquefois noires; aux anxiétés, au vomissement fréquent. Les vaisseaux de la conjonctive sont injectés de sang, et cette membrane paroît souvent jaune, le visage devient plombé et bouffi comme chez ceux qui ont le scorbut au dernier degré. Il paroît des taches noires ou seulement livides sur la peau, des hémorragies par le nez, des crachements de sang, des vomissements de matière noire. On diroit que les extrémités capillaires des vaisseaux sanguins, perdent leurs forces toniques, ne peuvent plus retenir le sang, et qu'il s'épanche de toute part. Le malade éprouve un peu de difficulté à se coucher sur le côté gauche. Le pouls qui étoit resté calme pendant quelques heures devient fréquent, petit, précipité,

il s'efface. La suffocation s'accroît bientôt suivant la perte de connoissance, la sueur visqueuse, le froid des extrémités qui sont ou plombées ou jaunes, et la mort.

Autopsie.

L'ouverture des cadavres a démontré que les voies biliaires sont les parties le plus affectées. Le foie est toujours engorgé, souvent enflammé, et quelquefois gangrené, la vésicule du fiel vuide, le duodenum, le ventricule et même les parties voisines parsemées de taches gangréneuses. La rate est peu affectée, l'épiploon est presque sans graisse. On rencontre des épanchements d'une humeur bilieuse mêlée de sang parmi tous les viscères du bas-ventre. L'exploration de la poitrine présente aussi des épanchements du même genre, et enfin la propagation de l'inflammation du foie, affecte la partie du diaphragme qui lui correspond; ainsi que le poumon du même côté. L'ouverture du crâne a fait voir que les vaisseaux du cerveau étoient injectés de sang, et qu'une sérosité jaunâtre remplissoit les diverses cavités de ce viscère. [1]

[1] Mais que penser du résultat des dissections faites dans l'hôpital de Philadelphie pendant l'épidémie de 1805, qui constate, par vingt-une ouvertures, que le foie, la vésicule

Pronostic.

Le pronostic de cette maladie est à peu près conforme à celui que M. Desgenettes nous a donné de la peste d'Egypte : voici ses propres paroles : « Cette maladie est bénigne, quand il « n'y a ni *adynamie* ni *ataxie*. Quand il y a « l'une des deux ou l'une et l'autre avec peu « d'intensité, il y a espoir de guérison, et quand « l'*adynamie* et l'*ataxie* sont portées très-loin, « il n'y a presque aucun espoir ». D'où il suit que la face plombée, les échymoses, les épanchements, la suffocation, le délire, le vomissement noir, la jaunisse obscure et précoce, sont

du fiel et la bile ne sont pas la cause de la maladie, puisqu'on les a trouvés presque toujours dans l'état naturel; tandis que l'estomac, et sur-tout les intestins, étoient enflammés et quelquefois gangrenés; que la matière noire trouvée dans ces organes différoit essentiellement de la bile trouvée dans la vésicule du fiel, qui étoit amère; au lieu que la matière noire avoit un goût sucré, une odeur douce et animale. La couleur de la bile noire étendue sur un fond blanc, tire plus sur le vert jaunâtre; le vomissement noir, dans ce cas, est plus brun et noir. (*Bibliothèque médicale*, juin 1809, pag. 429.)

Les médecins crurent d'abord que la matière noire étoit une sécrétion morbifique du foie. Cette idée prédomina jusqu'en 1800. Mais depuis lors MM. Physick et Saunderson manifestèrent une opinion contraire. C'est à l'observation à décider.

d'un très mauvais augure : tandis que l'absenee de ees symptômes, la moiteur de la peau, la liberté du ventre, l'urine sédimenteuse, le sommeil tranquille, l'air du visage naturel, annoncent une heureuse issue.

Quoique eette maladie ait quelque analogie avee la peste, e'est-à-dire, qu'elle soit parfois eontagieuse, que vers le troisième ou quatrième jour, elle ait une rémission bien marquée, que dépassant ee terme le malade coure un plus grand danger, enfin que comme la peste, elle tue quelquefois, en vingt-quatre heures, on doit eependant la regarder eomme bien moins eontagieuse; on n'a pas eneore pu assurer qu'elle se propage par les marehandises, il paroît que le eorps humain est son vrai eondueteur.

Beaueoup de maisons ont été exemptes à Livourne de la maladie, mais parmi eelles qui ont reeélé des malades, elle ne s'est pas bornée à un seul individu, elle a pareouru les divers étages de la même maison, en préférant les individus d'un tempérament bilio-flegmatique. Cependant sa fureur n'a pas été extrême, puisque sur une population d'environ soixante mille ames, il n'en est mort qu'à peu près huit cents.

On a dit aussi que la maladie étoit moins dangereuse chez les femmes que ehez les hom-

mes, néanmoins si l'on compare le nombre de morts de l'hôpital Saint-Jacques, à celui des malades qui y sont entrés, on voit que sur 56 morts, il y a 29 femmes et 27 hommes; qu'il est entré 73 femmes à cet hôpital et 91 hommes; ce qui fait élever la mortalité des femmes à près de la moitié, tandis que celle des hommes est moindre du tiers.

Traitement.

Le traitement de cette maladie doit être simple quand elle est bénigne, et ses complications ne doivent jamais faire perdre de vue la nature de la maladie, qui est produite par l'infection. J'ai fondé ma pratique sur cette idée, et je n'ai pas eu lieu de m'en repentir.

Si on ne peut pas se flatter de détruire sur-le-champ les miasmes qui ont assailli le malade, on peut du moins se promettre d'en diminuer l'action, par les amples boissons tièdes, par les lavements abondants, les fréquentes fomentations sur le ventre, les bains de pieds et les épithèmes d'oxicrat à la tête. Ces moyens employés avec profusion ont toujours déterminé des selles abondantes, bien souvent des sueurs copieuses, et le soulagement de la region du foie.

Mais, dira-t-on, cette bile qui sort par le vomissement et quelquefois par les selles, n'in-

dique-t-elle pas qu'il faut sans retard l'évaeuer par les vomitifs?

Si les parties solides n'étoient pas dans un état d'orgasme qui peut bientôt passer en une inflammation véritable, les vomitifs seroient parfaitement indiqués; mais semblables à quelques autres maladies eontagieuses, les miasmes allument une fièvre qui doit durer trois ou quatre jours, et ee n'est, selon nous, qu'à la fin de ees premiers efforts de la nature, qu'on peut administrer sans danger les émétiques. Vouloir avant cette époque arrêter les effets du venin, c'est une prétention mal fondée, que la pratique ne justifie pas, et qui ne peut que troubler la marche de la nature. C'est pourquoi l'usage des délayants est préférable à tout autre remède pendant les premiers jours de la maladie. [1]

Un remède de la plus grande importanee, c'est l'air pur qu'il faut faire cireuler dans la chambre du malade, soit en ouvrant les portes ou les fenêtres [2], ou par tout autre moyen qui fournira une grande quantité d'oxigène [3], de

[1] La susceptibilité nerveuse très exaltée d'un organe prescrit l'usage des émétiques, alors même que des matières saburrales occupent l'estomac et les intestins. (Alibert, *Thérapeutique*, prol. pag. 9.)

[2] Mertens, Part. 1, chap. 1, pag. 60.

[3] Les fumigations faites à la manière de M. de Morveau

cette manière on enlève au sang par le mécanisme de la respiration, l'hydrogène et l'azote surabondant qui sert de base et de ferment à la putréfaction.

L'air atmosphérique est sans contredit l'aliment le plus essentiel à notre vie, et cependant nous négligeons, la plupart du temps de purifier les aliments qui le composent, en les réduisant aux proportions requises. Il agit d'une manière intime sur nos humeurs, et peut être du plus grand secours dans la cure des maladies.

Le sapeur pestiféré que M. Desgenettes désigne comme ayant été guéri par le grand air au milieu des déserts de l'Egypte, n'est pas le seul exemple qu'on puisse citer en faveur de l'air libre, pour les maladies d'un mauvais caractère [1]. Je me rappelle avoir vu à Cadix, lors de l'épidémie qui désoloit notre armée navale en 1782, un marin qui, s'étant échappé en délire de mon hôpital établi au *Pontal*, fut trouvé

sont les plus propres à purifier l'air ; et ici la pratique confirme les avantages que la théorie avoit promis.

[1] Nous eûmes sept pestiférés en repassant le désert, mais leur maladie ne fut pas bien grave, il en guérit six. (*Histoire de l'Armée anglaise d'Egypte*, par Grégor.)

Le même auteur cite un cas de guérison naturelle d'un lascar qui resta cinq semaines caché dans des roseaux sur le bord de la rivière, après s'être échappé du lazaret avec un bubon sous l'aisselle dans le plus fort de la contagion.

trois jours après son évasion, couché sous des genêts, et cependant son état s'étoit plutôt amélioré, comparativement à ceux des malades qui étoient restés à l'hôpital. Enfin le transport des malades de Livourne à l'hospice de Saint-Jacques, bonifia leur situation, selon l'assertion du docteur Palloni.

La saignée paroît indiquée par la nature sténique de la maladie, et quelques heureux succès l'avoient fait préconiser par certains praticiens; mais si elle n'est pas employée sur des sujets très-robustes, elle devient bientôt pernicieuse, parce que le malade tombe dans un grand affaissement, et la maladie dégénère, comme dans le scorbut, en une espèce de dissolution générale.

J'avoue que je ne l'ai pas pratiquée sur les malades que j'ai eu à traiter, parce que je n'ai pas rencontré de ces tempéraments sanguins qui la réclament dans presque toutes les maladies, et d'ailleurs la saison dans laquelle est arrivée l'épidémie, et la fluctuation des auteurs qui ont écrit sur cette maladie, m'avoient donné quelque méfiance. Je ne vois pas que les autres médecins de Livourne présentent quelque chose de plus positif sur ce point de pratique. Je regarde l'application des sangsues aux vaisseaux hémorroïdaux, comme bien moins

efficace, mais il n'en sera pas de même des émétiques et des purgatifs employés à propos.

Il survient, comme je l'ai dit ci-dessus, un peu de calme dans le pouls, ainsi que dans tous les autres symptômes, vers le troisième jour de la maladie, si elle doit parcourir ses périodes en entier : car si elle est assez bénigne pour terminer son cours, ou assez violente pour opérer un événement funeste, les secours de l'art sont inutiles. Je dis donc qu'il faut faire la plus grande attention à ce premier relâchement du pouls, pour administrer [1] un léger émétique, qui étant proportionné à l'état du malade et de la maladie, ne peut pas l'aggraver. C'est l'époque où l'irritation étant bien diminuée, on peut sans prétendre opérer une crise parfaite, enlever du moins par le vomissement ou par les selles, une portion du venin morbifique, qui s'est mêlé aux humeurs contenues dans les premières voies, et dont la nature cherche à se débarrasser. Mais si au contraire on laisse passer cette époque, les humeurs, séjournant dans ces lieux, deviennent un puissant ferment de putréfaction, renouvellent l'irritation, le vomissement, et se montrent sous l'aspect d'une bile noire et fétide.

Si l'action du vomitif n'a pas porté sur le

[1] C'est l'occasion qu'Hippocrate prescrit de saisir.

bas-ventre, et n'a pas procuré des selles suffisantes, on doit ordonner un purgatif minoratif; mais il arrive souvent que ce purgatif est rejeté par le vomissement : c'est pourquoi le calomelas convient alors, tant parce qu'il est difficile de le rejeter, à cause de sa pesanteur, que parce qu'il peut agir d'une manière spécifique déduite de la grande quantité de base d'oxigène qu'il contient. La teinture thébaïque est un moyen qu'il ne faut pas mépriser, quand il faut modérer le vomissement et les selles. Ce remède en diminuant la sensibilité du canal intestinal, modère les évacuations quelquefois trop fortes. Mais un autre remède que l'empirisme avoit préconisé dans ces occasions, c'étoit la potion anti-émétique de Rivière, composée avec le sel d'absinthe et le suc de citron. Maintenant la doctrine du docteur *Mitchill*, qui regarde la putréfaction produite par un acide, a porté les médecins américains à employer les alcalis, et il en est résulté que Rivière par sa pratique heureuse avoit devancé la savante théorie du docteur américain.

Il ne faut pas négliger dans cet intervalle l'usage des lavements, qu'on rendra toniques à mesure que le malade s'affoiblit; ceux de quinquina, de vin mêlé avec le bouillon sont indiqués.

Je me suis servi avec avantage, pour calmer le vomissement, de la liqueur anodine minérale d'Hoffman, mêlée avec l'eau de menthe ou de fleur d'orange, et édulcorée avec le sirop de diacode.

Je n'ai retiré aucun profit, ni n'ai de grands reproches à faire à l'huile prise intérieurement, car aussitôt que je l'ai employée, le malade l'a rejetée par le vomissement.

Les boissons acidulées avec les acides minéraux et édulcorées avec quelques sirops du goût du malade, ont paru les plus appropriées.

Le camphre mêlé avec le nitre n'a pas eu des succès aussi marqués que dans les fièvres ataxiques. Si le quinquina n'a pas toujours réussi, c'est parce qu'on l'a employé trop tôt, c'est-à-dire, dans le temps de l'irritation; mais quand on en a fait usage après que la chaleur brûlante de la peau étoit passée, que le ventre étoit souple, et toute susceptibilité au vomissement dissipée, son emploi a été avantageux. Les vésicatoires ont procuré de bien légers secours.

Le régime consistoit en des bouillons de viande vers le troisième jour de la maladie, des crêmes de riz ou d'orge, des panades, des pulpes, des fruits cuits selon le goût du malade. Le bon vin a été fort avantageux, tant comme aliment que comme remède agréable à la plu-

part des malades; mais plutôt après le premier période de la maladie qu'avant le temps du relâchement et de l'évacuation des matières.

OBSERVATIONS CLINIQUES.

Une femme âgée d'environ quarante-quatre ans, demeurant près de l'église Saint-Jean, et qui ne sortoit presque jamais de sa maison, fut le 23 septembre dîner à Saint-Mathieu, où elle resta toute la journée.

Le 26, elle eut un frisson, qui fut suivi de chaleur et de fièvre.

Le 27, elle en eut un autre plus marqué et plus long, avec prostration des forces, visage décoloré.

Le 28, troisième jour de la maladie, je la visitai et lui trouvai le matin la fièvre assez forte, le pouls petit et serré; elle se plaignoit de douleur de tête, d'assoupissement et de douleurs vagues dans le bas-ventre; la langue étoit presque nette. Le soir la fièvre augmenta.

Le 29, la fièvre avoit un peu diminué : j'ordonnai un vomitif composé d'ipécacuanha, qui fit sortir un peu de bile verte par le haut, et opéra beaucoup par les selles. Le soir la fièvre fut petite, et malgré cela la malade se plaignoit de beaucoup d'agitation.

Le 30, il y eut peu de différence dans l'état du malade comparé à celui de la veille.

Le 1er octobre, la fièvre étoit bien diminuée et le pouls presque naturel.

Le 4, la malade n'eut plus aucun symptôme.

Antoine Pozzetti, âgé de 22 ans, logé près la vieille Poissonnerie, fut le 20 septembre attaqué d'un violent accès de fièvre; il disoit avoir fait des marches forcées à la chasse. Je le visitai le lendemain, et je lui trouvai la fièvre forte, le pouls tendu, plein et précipité. Son accès dura quarante-huit heures, après quoi la fièvre cessa par une sueur légère.

Le troisième jour de la maladie, il prit un vomitif composé avec l'ipécacuanha. La fièvre se fixa en tierce, et le quinquina la guérit au sixième accès. Ce malade a resté long-temps à se remettre, malgré qu'il ait été changé d'air à Lantigniano.

Le 5 octobre au soir, Septime Pozzetti, frère du précédent, âgé de 19 ans, et qui couchoit ensemble avec son frère, fut atteint d'une fièvre, qui avoit l'apparence tierce, mais qui ne s'établit jamais bien dans ce type. Sa fièvre étoit forte, l'assoupissement prolongé, mal à la tête très fort, chaleur vive sans sueur, langue sèche,

douleur sur le creux de l'estomac, constipation.

Le second jour de la maladie, la peau étoit d'une chaleur forte, âcre, sèche, soif ardente, mal de tête, la langue sale, assoupissement, urines limpides. Il prit une abondante boisson d'eau de sureau et de camomille chaude, point de bouillon.

Le troisième jour, la langue étoit toujours sèche, sale, les dents presque noires : quoique le malade n'eût pas pu suer, le pouls étoit un peu plus relâché que la veille, et les urines un peu troubles. Je lui administrai vingt grains d'ipécacuanha, et ce remède fit sortir par le haut une bile brune fort amère. Trois heures après j'ordonnai un lavement d'oxicrat qui produisit un grand effet. Le soir le pouls étoit mieux, on répéta le lavement avec beaucoup de succès, la sueur se manifesta pendant la nuit.

Le quatrième jour, la fièvre manqua totalement, la face du malade qui étoit changée retourna à son état naturel. Je lui permis du bouillon et une panade.

Le cinquième jour, la fièvre revint, mais l'accès ne dura pas beaucoup, l'eau de camomille fut donnée pour boisson ordinaire.

Le sixième et le septième jour, point de fièvre, une grande inappétence qui a duré longtemps.

Ces deux frères Pozzetti étoient très mal logés, à un rez-de-chaussée du bas de la rue du Jardin, et n'ayant qu'une petite fenêtre qui leur fournissoit l'air de la cour des Grecs schismatiques. On employoit les fumigations de vinaigre.

Le 22 octobre, le nommé François, portefaix du comptoir de MM. Schintz et Traxler, eut la fièvre avec des douleurs fortes à la tête et aux reins.

Le 23, il se purgea lui-même avec une médecine composée de sels neutres, qui le menèrent à la selle quatorze fois, malgré la fièvre. Je le vis le soir du même jour, je le fis abreuver d'une infusion de camomille, il sua prodigieusement et la fièvre disparut.

Le 23 octobre, madame Cyvot, tailleuse, française, âgée d'environ 36 ans, d'un tempérament bilio-nerveux, logée *Via-del-fiore*, ressentit des frissons suivis d'un grand mal de tête vers le fond des orbites, et le soir elle eut la fièvre.

Je la vis à quatre heures de l'après-midi du second jour de sa maladie, se plaignant de douleurs très fortes à la tête, de même qu'aux lombes, aux cuisses et aux jambes; d'une pesanteur douloureuse à l'épigastre et vers l'hypocondre

droit. Elle avoit un vomissement bilieux et quelquefois de matières blanchâtres visqueuses, n'ayant pas été à la selle depuis deux jours. La langue étoit blanche, le pouls très fréquent et serré, la peau sèche et chaude. Les urines claires. Je lui prescrivis une ample boisson d'infusion de fleurs de sureau, et quatre lavements de camomille, des fomentations sur l'épigastre, enfin je recommandai la ventilation et les fumigations de vinaigre.

Le troisième jour, la douleur à l'estomac cessa, la malade sua abondamment, les lavements produisirent une grande évacuation de matières fétides, le vomissement cessa, la fièvre fut moindre, quoique le pouls ne fût pas entièrement dilaté. La peau étoit rouge, animée, les douleurs des cuisses et des jambes bien diminuées, il y avoit assoupissement, les urines étoient crues. Le soir la fièvre et les autres symptômes augmentèrent, je donnai vingt gouttes anodines et trois lavements, qui firent rendre des matières obscures.

Le quatrième jour, moins de fièvre, mais plus d'oppression. Point de douleur à l'épigastre, peu d'envie de vomir, la langue épaisse, blanchâtre, le visage moins animé. Elle prit deux onces de manne, qu'elle vomit tout de suite, mais peu d'heures après, elle prit l'eau *del*

tettucio [1], qui opéra bien par les selles, en entraînant des flocons noirs délayés dans des matières séreuses.

Le soir, le pouls fut plus tranquille et plus dilaté; l'oppression continuoit, la nausée reparut, des plaques d'écchymose se montrèrent sur l'épigastre. La malade prenoit du bouillon.

Le cinquième, le pouls très relâché et peu fréquent, la peau sèche, l'oppression forte, le vomissement reparut trois ou quatre fois pendant la nuit. Je fus présent à l'un de ces vomissements. Il n'y avoit rien dans l'estomac. Les glaires qui parurent après des violents efforts, n'étoient produites que par l'expression des glandes muqueuses. Les selles abondantes et brunes, les urines rares, les yeux et surtout les vaisseaux de l'albuginée étoient très injectés de sang, quelques exanthêmes au visage et à l'épigastre. Je prescrivis l'eau de fleur d'orange et de rose, de chaque une once et demie, liqueur anodine minérale vingt-cinq gouttes. Le vomissement cessa, le pouls fut un peu plus fort.

Le sixième, le pouls presque naturel, mais foible, la malade agitée, épuisée, elle délira un peu, le visage étoit plombé, la conjonctive jaune; je lui prescrivis une forte décoction de quinquina mêlée avec le vin, dont elle prit

[1] C'est une eau minérale naturellement purgative.

très peu. Elle prit un biscuit et but du vin et un œuf à la coque. Le soir, le pouls étoit naturel, la respiration gênée, la surdité, un peu de délire, les urines obscures.

Le septième, la malade étoit dans le même état, et les règles parurent, mais peu abondantes; elle cracha du sang. L'oppression devint forte, la langue noire, le vomissement revint, elle essaya de manger des pommes cuites, le vin mêlé avec l'eau fut la boisson la moins désagréable pour elle. Le soir, la langue plus sèche et plus noire, le pouls toujours le même.

Le huitième, la respiration laborieuse, le pouls très abattu, petit et fréquent, la malade toujours couchée sur le côté droit; ce qui me fit soupçonner un épanchement de ce côté de la poitrine, enfin la perte de connoissance et la mort survinrent vers midi.

Madame Cyvot logeoit dans une maison où il mourut trois autres personnes de la même maladie. On employoit les fumigations à la Morveau.

Premier jour. Josephine Lambert, logée au faubourg de la porte Pisane, âgée de 20 ans, fut attaquée de la fièvre pendant la nuit du mardi au mercredi, grave mal de tête et vo-

missement bilieux. On lui donna des lavements et la limonade.

Deuxième jour. Le 1er novembre je fus la visiter, je trouvai la fièvre forte, le pouls dur et serré, la peau chaude et sèehe, la langue blanche, les hypocondres, et surtout le droit, fort sensibles. Le vomissement des matières muqueuses et quelquefois verdâtres, des douleurs aux reins, aux cuisses et aux jambes. Les urines crues, la physionomie altérée, mais l'esprit tranquille. Elle prit une ample boisson théiforme de camomille, des lavements et des fomentations de plantes anodines sur le ventre. Je fis tenir les fenêtres de son appartement toujours ouvertes, je recommandai les fumigations à la Morveau et le vinaigre par aspersion.

Le troisième jour, je trouvai le pouls un peu plus souple, malgré que la fièvre fût encore très forte, les boissons chaudes paroissoient déterminer un peu de moiteur à la peau. Les yeux étoient gonflés, la conjonctive rougeâtre. Elle but deux onces et demie d'huile d'olive fine, qu'elle vomit tout de suite.

Le quatrième, le pouls étant plus souple, la sueur établie pendant la nuit, les urines plus chargées. Elle prit un vomitif composé avec seize grains d'ipécacuanha qui produisit un grand effet. Le visage de la malade étoit bour-

soufflé, le tour des yeux livide, la peau un peu jaune. J'ordonnai le soir quelques gouttes anodines avec l'eau de fleur d'orange.

Le cinquième, la fièvre diminua sensiblement, je lui permis un peu de bouillon de viande ; jusqu'alors elle n'avoit pris que quelques cuillerées de riz bouilli dans l'eau simple. Je lui prescrivis la décoction de quinquina.

Le sixième, elle fut sans fièvre, et continua la décoction de quinquina.

La malade habitoit une maison dans laquelle étoient mortes plusieurs personnes de la même maladie.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.